

## LES LANGUES DE RELATION

par Raymond VOYAT

Les LANGUES DE RELATION sont des parlers minima qui naissent d'un besoin de communication courante entre groupes linguistiques dissemblables. Limitées à des usages particuliers, le commerce par exemple, ces langues de relation se distinguent par un lexique sommaire, une morphologie invariante et une syntaxe primitive par rapport aux langues naturelles où elles puisent.

Le pionnier dans ce domaine fut Hugo Schuchardt, un philologue de Graz dont le célèbre article "*Die Lingua Franca*" a paru en 1909 à Halle dans *Zeitschrift für Romanische Philologie*. Les spécialistes anglo-saxons qui ont approfondi ce qu'ils appellent les CONTACT LANGUAGES se nomment Dell Hymes et Uriel Weinreich. En France, citons les noms de Louis-Jean Calvet, directeur de la revue *Plurilinguismes*, et de Gabriel Manessy, professeur émérite à l'université de Nice, cofondateur du Comité international des Etudes créoles.

La linguistique classe dans la catégorie des SABIRS les langues de relation qui ne sont pas maternelles et qui s'apprennent au fur et à mesure du besoin ressenti. Le terme sabir vient du verbe espagnol *saber*, savoir.<sup>1</sup>

Le plus connu des sabirs est la *lingua franca*, née dans les ports méditerranéens dès le Moyen Age mais disparue de nos jours. Faite de bric et de broc, elle avait une base italienne (dialectes vénitien et génois) et une proportion croissante d'espagnol au fur et à mesure que l'on progressait vers l'ouest. Avec de l'arabe, du provençal et du grec. Cette *langue franque* était un jargon de marchands et d'explorateurs et parfois même d'ambassadeurs, car elle a notamment servi à des pourparlers entre la Sublime Porte et les autres puissances de la région.

L'adjectif s'explique par l'ancien usage de « Franc » pour désigner un Croisé ou un Européen en général. Ainsi les grandes villes de la Méditerranée orientale avaient toutes leurs quartiers européens, et on montre encore aux touristes la célèbre « colonie des Francs » à Tripoli. En arabe, *franji* désigne précisément un Européen. Emporté dans leurs bagages par les marchands musulmans du Sind ou du Gujarât, le mot *franji* a navigué très loin, jusqu'à Penang, au large de la Malaysia, où les autochtones appellent encore de nos jours Batu Feringgi (Pierre des Etrangers) un piton près duquel les embarcations portugaises venaient apponter pour s'approvisionner en eau douce.

Recueilli et documenté par des générations de voyageurs et de missionnaires, ce *sabir méditerranéen* prouva son utilité dans les rapports avec les Etats barbaresques et... leurs pirates. Du coup, la proportion d'arabe dans la *lingua franca* s'accrut fortement. Un manuel intitulé *Langue franque ou petit mauresque*, destiné avant tout aux militaires et aux administrateurs français, parut à Marseille en 1830. Dans un article publié en 1884, le général Faidherbe vantait le sabir franco-arabe comme moyen de favoriser l'emprise coloniale sur l'Afrique du Nord.

---

<sup>1</sup> v. *Dictionnaire de la linguistique*, 1974, articles de Jacques Roggero.

v. *Le langage*, *Encyclopédie de la Pléiade*, 1968, articles de Jean Fourquet, Pierre Perego et Uriel Weinreich.

La lingua franca a aussi connu les honneurs de la littérature, puisque le Villancico de Juan del Encina (1496) en contient des fragments et que Lope de Vega y recourt dans l'une ou l'autre de ses pièces. Goldoni s'en délecta dans L'impresario delle Smirne et Molière en utilisa un pastiche pour sa turquerie bouffonne du Bourgeois gentilhomme.

Le dialogue suivant fut transcrit par un francophone au siècle dernier à Alger : *Qué nouva ? Mi non sentito nada. – Qué hablar in chità ? Genti hablar tener gouerra. – Con qué nazione ? Con il Francis. – Qué poudir Francis contra di Algéri ? Sé Francis sbarkar, Algéri star perso. – Mi pensar l'Algérino non combatir. Dounqué bisogno il Bacha quérir paché.*

Avec le temps, le sens donné à l'expression **LINGUA FRANCA** s'est élargi pour inclure telle ou telle langue naturelle qui permet un certain niveau de communication entre groupes linguistiques divers. Ainsi pourrait-on dire, comme certains n'y ont pas manqué, que le latin était la lingua franca des milieux cultivés en Europe jusqu'il y a trois siècles. Rapprochement audacieux car, pour ce rôle, on postule d'ordinaire simplification et minimalisme. Les linguistes se servent aussi du terme **KOINÈ** (d'un mot grec qui signifie commun). A l'époque de la civilisation hellénistique et romaine, la koinè était précisément le grec utilisé comme langue véhiculaire sur le pourtour de la Méditerranée. De même, l'allemand permet au jour d'aujourd'hui de se débrouiller dans plusieurs pays de l'Est européen, tandis que le Basic English permet de se faire comprendre un peu partout dans le monde.

Deuxième catégorie, celle des **CRÉOLES**, qui regroupe des langues mixtes nées de l'esclavage des Noirs, notamment dans l'aire des Caraïbes. Contrairement aux sabirs, les créoles se transmettent de parents à enfants. Il en existe à base d'anglais, de français ou de portugais, incorporant des apports d'Afrique occidentale, de la côte de Guinée en particulier. Etymologie : créole vient de l'espagnol *criollo*, qui dérive du verbe *criar* = élever, nourrir, comme pour *criada* = élevée dans la maison.<sup>2</sup>

Une variété bien étudiée est le *créole français* de la Dominique, une des îles au Vent dans les Petites Antilles (Windward Islands), où ce parler populaire se maintient en milieu rural.<sup>3</sup> Il fut apporté par les premiers esclaves martiniquais introduits dans cette île, dont la langue officielle est aujourd'hui l'anglais. Attention, ne pas confondre la république de Dominique avec la république Dominicaine qui, elle, est située sur l'île d'Hispaniola, la deuxième des Grandes Antilles (qu'elle partage avec la république d'Haïti), et où on parle espagnol.

Le *créole français* d'Haïti, justement, est un exemple fascinant. Il s'agit en effet de la langue commune d'un Etat noir indépendant depuis bientôt deux siècles, parallèlement au français standard qui demeure la langue d'une mince élite. Car dans le petit peuple, l'analphabétisme l'emporte de loin. Chez nous, tout le monde a entendu parler du cérémonial *vaudou*, culte animiste du Bénin dont nombre de Haïtiens sont adeptes et dont le nom est

---

<sup>2</sup> v. Humberto López Morales, *La Aventura del Español en América*, 1998.

En français on appelle traditionnellement « créole » un Blanc né dans les colonies ; ce que le petit peuple des Antilles appelle un *béké*. Au temps jadis, dans les possessions espagnoles d'outremer, l'usage était semblable, *criollo* désignant un Espagnol établi là-bas. Aujourd'hui, en Amérique latine, *criollo* signifie « autochtone » ou « d'origine ». Ainsi dira-t-on *un manjar criollo* pour un plat typique. Et en usage 'platense', *un buen criollo* désigne un Argentin authentique, de bonne souche.

<sup>3</sup> v. *Le langage*, *Encyclopédie de la Pléiade*, 1968, article de Douglas Rae Taylor

emprunté au dahoméen *vodu*. De même que le créole haïtien *zombie* a son pendant en langue kokongo, où *nsumbi* signifie diable. Autre mot : *wanga*, qui a également pour origine une langue africaine, l'ewe, où *wanka* signifie sorcier. On connaît en outre *tonton macoute* comme désignation des miliciens sanguinaires du temps de 'Papa Doc' Duvalier ; dans cette expression, *macoute* vient d'un mot caraïbe *djacoute*, qui signifiait besace.

Parmi les divers *créoles anglais* fonctionnant comme langue commune, citons celui de la Jamaïque, la première des Grandes Antilles, concurremment avec l'anglais standard qui est langue officielle. On observe un régime linguistique semblable à la Barbade (Barbados), dans les Petites Antilles.

Accompagnant le chanteur Bob Marley, certains termes jamaïcains ont fait le tour du monde : *reggae* (un style musical) et *rastafari* ou péjorativement *rasta* (une secte messianique prêchant le retour culturel à l'Afrique, expression venant de *ras Tafari*, où *ras* – de l'arabe *raïs* – est un titre de chef coutumier éthiopien, désignant en l'espèce le *négus* – roi des rois en langue amharique –, c'est-à-dire l'empereur d'Abyssinie). Notre « rastaquouère » ou « rasta » = personnage voyant et vulgaire, est de filiation latino-américaine, à savoir *rastacuero* = parvenu, nouveau riche.

La musique sud-américaine a popularisé des noms de danses qui sont de provenance africaine et ont une origine linguistique créole, de l'autre côté de l'Atlantique : *combo*, *congo* ou *conga* (Cuba, Haïti), *mambo*, *macumba*, *rumba* (Cuba, probablement du latino-américain *rumbo* = fiesta bruyante, fantasia), *samba* (Brésil) et même, très vraisemblablement, le fameux *tango* argentin. Alors que le *cha-cha-cha* ou *chachachá* (Mexique) ne serait qu'une onomatopée. Mais attention, l'étymologie est une science spéculative !

De ce côté-ci, dans les PALOP (pays d'expression portugaise), il existe un *créole portugais* très intéressant, celui qui se pratique aux îles du Cap Vert (*crioulo atlântico*). Là encore, c'est une chanteuse de renom, Cesária Évora, qui a contribué à en diffuser certains modes de dire.

Retraversons l'océan, en direction des Antilles Néerlandaises, pour décerner une mention spéciale au *papiamento*, créole haut en couleur parlé aux îles Sous-le-Vent (Leeward Islands) situées au large du Venezuela, c'est-à-dire Aruba, Bonaire et Curaçao, appelées parfois les îles A-B-C. C'est une langue commune à base de portugais émaillée d'emprunts espagnols, néerlandais, français, anglais, africains et indiens. En Amérique latine, *papiamento* veut d'abord dire 'patois'. En effet le verbe *papia* = parler a pour origine le portugais populaire *papear* = bavarder.

L'argot français connaît d'ailleurs une forme assez proche, « pia-pia » = papotage, onomatopéique pour les bruits du poulailler. Alors que notre argot « tchatcher » = jaspiner vient de *chacharear* = papoter en espagnol familier (*charlar*). La *chachalaca* étant une personne bavarde, et la *cháchara*, une causette et aussi, dans les pays andins, une blague (*chiste*).

Voici maintenant un échantillon de ce qu'on appelle aussi *papiamentu* : *Bon bini!* – *Masha danki!* – *Con ta bai?* – *Mi ta bon* – *Mi tin hamber* – *Mi ta bai cas* – *Mi no tin gana* – *Bon día* – *Bon tardi* – *Bon nochi* (Bienvenu ! – Merci beaucoup ! – Comment tu vas ? – Je vais bien – J'ai faim – Je vais à la maison – Je n'ai pas envie, etc.).

Entre les sabirs et créoles décrits plus haut, la linguistique place encore une troisième catégorie, celle des **PIDGINS**, qui sont invariablement à base d'anglais et résultent d'un effort d'imitation du modèle européen. D'ailleurs *pidgin* est la corruption chinoise du mot anglais *business*.<sup>4</sup> Un pidgin, pas plus qu'un sabir, ne s'apprend en famille, car il s'acquiert à l'usage selon les besoins. Et l'aplatissement radical qui le caractérise en facilite considérablement l'apprentissage.

Parmi les plus connus, citons le *pidgin mélanésien* ou *pasar Malay*, le mot *pasar* venant du persan *bâzâr* et correspondant à l'arabe *souk*. C'est une **LANGUE VÉHICULAIRE** (trade language, Verkehrssprache) qui s'étend sur une grande partie de l'Austronésie (200 millions d'habitants parlant plus de 500 langues) et qui permet de se faire comprendre jusqu'aux Philippines.

Citons encore le *pidgin anglo-polynésien* du Pacifique dit *beach-la-mar* ou *bislama* qui, malgré sa diffusion plus restreinte, rend de signalés services dans l'archipel de Vanuatu (dont les langues officielles sont le français et l'anglais) et aux îles Fidji (langue officielle l'anglais).

A Papua Nouvelle Guinée – celle-ci étant la plus grande île du monde après l'Australie et le Groenland –, notons la présence du *hiri motu* et du *tok pisin* (= *tok pidgin*) à côté de l'anglais comme langue officielle.

Si le *pidgin anglo-chinois* des anciens comptoirs de la Chine a totalement disparu – il était à base grammaticale chinoise et composé de vocables anglais invariables –, le *pidgin sino-malais* (*melayu tionghoa*) reste très vivant parmi les petites gens de la diaspora chinoise d'Indonésie (dite *nan yang*, des Mers du Sud).

Sur le littoral africain, on pratique largement le *pidgin camerounais*. Le Cameroun, pays officiellement bilingue anglais et français, connaît encore bien d'autres pidgins qui incorporent à l'anglais certaines langues locales (vernaculaires). Notons enfin la présence du *krio*, qui sert à l'intercompréhension en Sierra Leone et en Gambie.

Le concept de **LANGUE VERNACULAIRE** dénote une pratique linguistique essentiellement populaire, par opposition à une langue à usage scolaire ou littéraire. Quant à l'adjectif, il vient du latin *verna*, qui désignait un esclave né dans la maison de son maître.

Dans cet ordre d'idées, on s'est beaucoup moqué d'un programme de vulgarisation agronomique de la FAO pour la région d'Abidjan et mené tambour battant par un anglophone ghanéen dépêché sur place. S'exprimant avec force gestes en pidgin anglo-africain, il faisait mettre ses phrases en 'petit-nègre' (franco-africain) à l'intention de son auditoire de chefs de villages ivoiriens. On s'est longtemps interrogé pour savoir qui pouvaient bien être les intrépides interprètes qui officiaient pour lui.

Se non è vero è ben trovato ! Une chose, en tout cas, à retenir de cette anecdote que se plaisait à mimer le légendaire Willi Katz : les sabirs et les pidgins, langues de relation moins évoluées, s'accompagnent invariablement d'une abondante mimique, gestuelle et physiologique.

---

<sup>4</sup> v. Mario A. Pei & Frank Gaynor, *Dictionary of Linguistics*, 1969, p. 170.

Cependant il ne faut pas confondre ces phénomènes linguistiques avec l'avènement, au seuil de la décolonisation, des LANGUES NATIONALES autochtones. Un exemple très parlant : le *tagalog*, jadis simple DIALECTE (du grec *dialexis* = conversation) de l'île dominante, Luçon, bénéficiaire de nombreux apports espagnols au cours de la première période coloniale des Philippines. Ainsi le tagalog, aussi appelé *pilipino*, est devenu rapidement langue de plein exercice et a bien mérité de l'entreprise de 'nation-building' de cet archipel si varié. Cela dit, les locuteurs des divers autres dialectes réalisent cette LANGUE SUPRALocale (überlandschaftlich) en y mettant leurs propres accents et intonations, immédiatement repérables comme tels par le reste de la population. En galimatias linguistique prétentieux, on pourrait dire : le substrat phonique dialectal des locuteurs transparaît à l'occasion de la réalisation de la koinè par ceux-ci. Bref, si les choses se passaient autrement, les adeptes du professeur Higgins se retrouveraient au chômage.

Certains Philippins préféreraient une langue commune moins tributaire de Luçon, mais cette variante, baptisée *filipino*, n'a guère pris jusqu'à aujourd'hui. De toute manière, la jeune nation a eu la sagesse de préserver le rôle important qu'y joue une version d'anglais fortement américanisé.

Dans la Fédération de Malaysia, capitale Kuala Lumpur (ex-Straits Settlements), le statut de langue nationale (*bahasa kebangsaan*) fut conféré au *bahasa Malaysia*. Cette langue, descendant de l'ancien *melayu*, raffinée à la cour des anciens sultans de Malaka et de Johore, dépositaire d'une vigoureuse tradition littéraire et profondément attachée à son alphabet adapté de l'arabe, est célèbre pour ses quatrains à rimes croisées appelés *pantuns*. Toutefois l'avènement du *malaisien* moderne s'est opéré sans rejet de la langue de Shakespeare, inexpugnable en raison de son rayonnement mondial. Il y a d'ailleurs une autre raison, à savoir la présence de deux importantes diasporas allogènes, chinoise (immigrée du sud-est) et indienne (de la côte de Malabār et de l'actuel Tamil Nādu).

Le *bahasa Indonesia* résulte du même processus d'unification d'un vaste archipel trois fois grand comme la France. Tout comme le tagalog aux Philippines, l'*indonésien* moderne est à présent une langue à part entière, soigneusement écrite et cultivée, alors que, pour commencer, il s'agissait d'un dialecte malais localisé à Batavia (aujourd'hui Jakarta) et imposé par le Président Soekarno à l'ensemble du pays au moment du retrait des Hollandais.

Certes on avait d'abord songé, pour ce rôle supralocal, au *javanais*, langue prestigieuse imprégnée de culture hindouiste, qui avait toutefois l'inconvénient d'être cantonnée au centre de l'île la plus peuplée. Alors qu'un avatar de malais « bordier », c'est-à-dire considérablement simplifié et mêlé de portugais et d'anglais, avait traditionnellement servi aux activités de cabotage et de commerce entre le sous-continent indien et l'archipel de la Sonde. Par parenthèse, le mot *bahasa* est d'origine sanscrite et signifie « langue » en même temps que « bonnes manières » et « éducation ». En Indonésie, la langue littéraire se désigne d'un autre mot sanscrit, *sastra*.

A Singapour, les autorités ont reconnu quatre langues officielles : (1) le *malais* version malaisienne, également réputé *bahasa kebangsaan* puisque c'était la langue des premiers habitants (les *bumiputra*, enfants de la terre) – ne pas oublier que l'île-Etat commença par appartenir à la Fédération de Malaysia pour s'en séparer ensuite ; (2) le *mandarin*, alors que dans la rue on entend surtout les grands dialectes chinois (*cantonais*, *fujian*, *hakka*, *hokkien*,

*taochew*) ; (3) le *tamoul* ; et (4) l'anglais, oui, c'est encore de l'anglais, malgré l'intonation du sud-est de la Chine et quelques particularités lexicales assez déroutantes.<sup>5</sup>

Cela dit, la **DISCRIMINATION LINGUISTIQUE**, axiome de notre enseignement en Europe, relève d'un scrupule éminemment occidental. Car en Asie ou en Afrique, il n'est pas rare d'être bilingue ou même trilingue et de brasser allégrement ses langues natives en sautant de l'une à l'autre. Ce serait même perçu comme signe de cosmopolitisme ! Ainsi entend-on, en Indonésie, parler à la table familiale aussi bien la langue du père que de la mère ou des grand-parents (peut-être le *balinais*, le *javanais*, le *madourais*, le *sumatranais*, le *sundanais*), mais tous retombent finalement dans la langue commune apprise à l'école, omniprésente à la radio-télévision, et tellement plus facile à manier : le *bahasa Indonesia*.

Tout compte fait, ces diverses déclinaisons modernes du malais n'empêchent pas l'**INTERCOMPRÉHENSION** (mutual intelligibility, gegenseitige Verständlichkeit). Imaginons l'itinéraire d'un voyageur qui passerait de la Malaysia occidentale (péninsulaire) à la Malaysia orientale sur l'île de Bornéo – Etats malaisiens de Sabah et de Sarawak, sans oublier le sultanat indépendant de Brunei qui s'y trouve enclavé – et poursuivrait vers l'extrémité est de l'Indonésie, un archipel en queue de comète qui prolonge le continent jusqu'à la poussière d'îles de la Sonde orientale (Timor). Pour l'anecdote, disons simplement que certains films de cape et d'épée de la production malaisienne provoquent l'hilarité quand ils sont projetés en Indonésie : simple décalage des registres, le malais de K.L. faisant très ampoulé à Jakarta.

Chez nous, en Europe, c'est un peu la même chose. L'intercompréhension se fait sans problème entre des dialectes *alémaniques* relativement proches comme le sont l'alsacien (Elsäbisch) et le bâlois (Baslerdeutsch). Idem pour les dialectes suisses d'une part et le Badisch, le Schwäbisch ou le Vorarlbergisch autrichien d'autre part. A condition, bien sûr, que chacun s'exprime en ayant certains égards pour son interlocuteur.

Mais intercompréhension réussie ne veut pas dire panachage ou hybridation, car les interlocuteurs sont censés ne pas changer de code et conserver leur propre parler (Mundart). Malgré tout, le participe passé *gewesen* est un exemple notoire de plaisantes méprises. Les habitants du Vorarlberg, par exemple, prononcent *gsii*, exactement comme en Suisse alémanique (ce pourquoi les Tyroliens les ont gratifiés du sobriquet 'Gsiiberger'). Dans cet esprit, le dialectologue Ulrich Knoop a imaginé un petit échange : *Sind'r scho mol z'Basel gsii?* fragt der Badener einen Berliner. Ein Schwabe will da helfen: *Er moint, gwea.* Der Berliner schüttelt den Kopf: *Det ha' ick immer no nich vastandn.*

Mais les choses se gâtent quand on confronte les dialectes suisses et les parlars austro-bavarois (Steirisch, Wienerisch, Bairisch) ou quand un Suisse s'adresse en dialecte à un Luxembourgeois. Car le *Lëtzebuergesch* du Grand-Duché (même unifié et lissé par rapport aux différents patois) est proche du néerlandais-rhénan et distant de l'alémanique.

Il existe d'autres situations, mais qui relèvent de la contamination ou de la confusion linguistique. Pensez au charabia de certains beurs et beurettes de France qui s'amusent à truffer d'expressions françaises leur arabe ou berbère d'origine, et ceci dans le courant d'une même phrase. Salmigondis entendu également au Maghreb, où beaucoup se persuadent qu'il fait très branché. Or un sujet parlant qui pratique ces va-et-vient constants (code switching)

---

<sup>5</sup> v. Adam Brown, *Making Sense of Singapore English*, 1992.

v. Joseph & Linda Boyle, *Common Spoken English Errors of the Chinese*, 1993.

sera vite perdu aussi bien à la francophonie fonctionnelle qu'à son milieu arabophone ou berbérophone. La linguistique a un terme pour cela : **BABÉLISME**.

Exemple cocasse du parler négligé d'une population immigrée mal assimilée au pays d'accueil : le *cocoliche*, baragouin macaronique des faubourgs de Buenos Aires, entrelardé de tournures italiennes.

Bien sûr, il arrive – en Amérique latine ou de ce côté-ci de l'Atlantique – qu'un délégué brésilien consente à s'exprimer en *castellano* – ou ce qu'il croit être tel – pour la simple raison que le portugais n'est pas prévu au programme. D'ordinaire cela commence plutôt bien, mais notre brave homme glissera irrésistiblement vers une sorte de *hispanoguês*, que j'appelle pour ma part *portuñol*. Mais ce n'est là qu'un incident de parcours, car l'intention de solidarité romane était fort méritante au départ. Les seuls à souffrir vraiment seront les interprètes, censés fonctionner à partir de ce qui devait être de l'espagnol vrai.

Pour finir, mentionnons une entreprise autrement utile mais située aux confins de la terminologie canonique. Il s'agit d'un vade-mecum établi par le **New York District Court** et remis aux interprètes assermentés qui interviennent lors de la comparution d'hispanophones ayant maille à partir avec la justice fédérale. C'est en pensant aux justiciables, pour la plupart d'origine panaméenne, portoricaine ou cubaine, qui ne savent que très peu d'anglais, que ce répertoire explicatif de termes juridiques a été préparé. Voici un choix de ces équivalences espagnoles, suivies d'une deuxième version chaque fois que les **tribunaux de l'Etat de Californie** – fonctionnant en bilingue eux aussi – proposent une version différente à l'intention de ces *language-handicapped persons* (en « politically correct »).

AFFIDAVIT = declaración jurada, ARRAIGNMENT = instrucción de cargos (NY) / lectura del acta de acusación (CA), ASSAULT AND BATTERY = acometimiento y agresión (NY) / agresión con lesiones (CA), BURGLARY = escalamiento (NY) / escalamiento con fines delictivos (CA), IN CAMERA = en audiencia no pública (NY) / a puerta cerrada (CA), HABEAS CORPUS = llevar el detenido a presencia del juez (NY) / hábeas corpus (CA), SUBPOENA = emplazamiento (NY) / citación (CA), VOULOIR DIRE = interrogatorio preliminar (NY) / interrogación para determinar la competencia (CA).<sup>6</sup>

---

<sup>6</sup> v. *Parallèles* (revue de l'ETI, Université de Genève) 15/1993-1994, pp. 92-128.

## BIBLIOGRAPHIE

- BOYLE Joseph & Linda, *Common Spoken English Errors of the Chinese*, Hong Kong, Longman (Far East), 1993.
- BROWN Adam, *Making Sense of Singapore English*, Singapore, Federal Publications (Times), 1992.
- CALVET Louis-Jean, *Les langues véhiculaires*, Paris, P.U.F., 1958 (Que sais-je ? 801).
- CIFOLETTI Guido, *Il Vocabolario della Lingua Franca*, Padova, CLESP Editrice [Riviera Tito Livio, 33, IT-35100 Padova], 1980.
- COATES William A., "The Lingua franca", in Frances INGEMANN (Ed.), *Papers of the Fifth Kansas Linguistic Conference*, Lawrence, Kansas, Univ. of Kansas Publ., 1971.
- CRYSTAL David, *An Encyclopedic Dictionary of Language and Languages*, London, Penguin Books, [1992] 1994 (Reference Language/Linguistics).
- Diccionario ilustrado MEGA SOPENA de Americanismos*, Barcelona, Sopena, 2002.
- Diccionario práctico EVEREST de Americanismos*, León, Editorial Everest / Evergráficas, 1998.
- MORAL Rafael del, *Diccionario ESPASA de las Lenguas del mundo*, Madrid, Espasa, 2002.
- Dictionnaire de la linguistique*, Paris, PUF, 1974.
- DUPUY Aimé, "Le français d'Afrique du Nord", *Vie et Langage* (Paris) 94/1960, pp. 2-11.
- GRANDA Germán de, "Lingua franca mediterránea y criollo-portugués atlántico", in *Actas del Vº Congreso Internacional de Estudios Lingüísticos del Mediterráneo*, Madrid, Editorial Universitaria, 1977, pp. 181-186.
- HYMES Dell (Ed.), *Pidginization and Creolization of Languages*, Cambridge, CUP, 1971.
- KNOOP Ulrich & Michael MÜHLENHORT, *Wörterbuch deutscher Dialekte. Eine Sammlung von Mundartwörtern aus zehn Dialektgebieten im Einzelvergleich, in Sprichwörtern und Redewendungen*, Gütersloh, Bertelsmann Lexikon Verlag, 1997.
- Le langage. Encyclopédie de la Pléiade*, Paris, Gallimard, 1968.
- MALHERBE Michel, *Les langages de l'humanité. Une encyclopédie des 3000 langues parlées dans le monde*, Paris, Seghers, 1983.
- MANESSY Gabriel, *Créoles, pidgins, variétés véhiculaires. Procès et genèse*, Paris, CNRS Éditions, 1995 (Sciences du langage).
- LÓPEZ MORALES Humberto, *La Aventura del Español en América*, Madrid, Espasa Calpe, 1998.
- PEI Mario A. & Frank GAYNOR, *Dictionary of Linguistics*, Totowa, NJ, Littlefield, Adams & Co., 1969 (Littlefield Reference Books, 177).
- Plurilinguismes* (revue du Centre d'Études et de Recherches en Planification Linguistique CERPL, dirigée par Louis-Jean Calvet) [deux numéros par an depuis 1990], Université René Descartes, Linguistique Générale et Appliquée, 12, rue Cujas, 75005 Paris.
- VALDMAN Albert, *Le créole : structure, statut et origine*, Paris, Klincksieck, 1978.
- VOYAT Raymond, "Promenades malaises", *Parallèles* (revue de l'ETI, Université de Genève) 14/1992-1993, pp. 27-53.
- WEINREICH Uriel, *Languages in Contact. Findings and Problems*, [New York, 1963] La Haye, Mouton, 2<sup>ème</sup> édit. 1968.